

17/09/2008

<http://stalker.hautetfort.com/archive/2008/09/17/zone-de-mathias-enard.html>

non le premier livre simultanée n'est pas celui de Delaunay et de Cendrars mais celui que je viens de terminer, Zone de Mathias  nard, c'est toujours le dernier livre que l'on vient de lire s'il parvient à tisser une trame avec la multitude de livres dont il s'est nourri (ceux, peut-être, de Miroslav Krle a, d'Ivo Andri , de Sre ko Kosovel, de Josip Pupa i ...), avec l'autre multitude, tout aussi prodigieuse, qu'il nourrira s'il a la chance d'être lu et ainsi de féconder dans l'imagination d'un lecteur ou d'un romancier avant même qu'il n'écrive son propre roman les routes poudreuses sous le soleil alors que c'est la nuit, nous nous trouvons dans la nuit d'une vaste ville ou peut-être dans la zone immense et sans contours s'étirant entre deux villes modernes reliées par un train fon ant dans la nuit, Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues / Le train retombe sur ses roues / Le train retombe toujours sur toutes ses roues chante le poète voyageur infatigable, dans la nuit sans contours précis comme Judas après la bouch e de pain que lui donna le Christ s'enfonça dans la nuit immense comme un monde inconnu, se drapant dans les mensonges de la nuit comme Gesualdo Bufalino, dans la nuit pour aller vendre le Fils de l'homme puis se pendre, notre personnage lui crève à petit feu, il n'est ni vivant ni mort, perdu dans la Zone, dans les limbes, la faute aux souvenirs sans doute, à tous ces souvenirs de guerre, d'atrocités, de femmes aimées puis perdues, de secrets pieusement consignés, de réseaux parfois tissés parfois démantelés dont la trame infinie emprisonne tous les hommes y compris ceux (peut-être ceux-là avant tous les autres) qui veulent en trahissant se défaire de leurs liens alors que nous ne pouvons pas, nous ne pouvons jamais nous défaire de nos liens et l'honneur de Pound, de Brasillach, de Céline, de Lowry, d'Orwell, de Conrad, d'Apollinaire, d'Homère, de Malaparte, de Genet, de Dante, de Burroughs et celui de tant d'autres écrivains dont les textes et les vies, les vies plus que les textes remontent eux aussi à la surface de la mémoire du personnage de Mathias  nard dans Zone que des journalistes sans la moindre culture littéraire saluent comme un  v nement et un tour de force, tout simplement parce qu'il est composé d'une immense phrase sans point s'étirant comme un reptile ou plutôt un train fon ant dans la nuit de la première à la dernière page, un procédé désormais tellement ringard que même le pitre Philippe Sollers dans H puis Paradis l'a utilisé, alors que leur honneur a été de ne jamais se défaire de leurs liens,

alors que tant d'auteurs, Sollers, Guyotat, Jelinek et bien d'autres avant eux ont précédé Mathias  nard, et l'ont dépassé en invention, en irrespect foncier et pourtant salvateur de la langue, alors que tant de bolides ont dépassé le tortillard de Mathias  nard comme le Belge, qui l'e t cru, comme le Belge René Ghil, André Breton et Paul  luard dans L'Immaculée Conception, Pierre Albert-Birot, un auteur totalement oublié, dans Grabinoulor, un roman de trente chapitres sans la moindre ponctuation, alors qu' nard lui, n'est même pas all  aussi loin, puisqu'existent des virgules, des tirets dans son roman,

que le texte même paraît avoir été débarrassé de sa ponctuation forte et non point écrit d'un jet, sans le moindre point (ce qui fait que le lecteur, moins artificiellement que l'auteur ne l'a décomposé, recompose le rythme des phrases et place des points sans qu'on le lui demande), roman servant d'écrin à un petit diamant d'efficacité, les aventures ponctuées (peut-être, du coup, la partie la plus intéressante, rythmée, bref haletante du roman d'Énard) de Marwan et Intissar et que dire d'Apollinaire, Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages / Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge / Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans / J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps / Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais sangloter / Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouventé, à la fin, oui, nous sommes las de ce monde ancien mais la meilleure façon de quitter ses vieux parapets n'est certainement pas de tordre le langage ou alors il faut le tordre vraiment le presser comme un agrume en extraire le suc la quintessence, l'évider, le disséquer, le soumettre à toutes les tortures et surtout, surtout ne rien regretter et donc, pour accomplir cette tâche noble nul besoin de se débarrasser des points comme si le langage, même forcé, même désossé, même réduit à son squelette grimaçant pouvait être capable de traduire ne serait-ce qu'infidèlement une seule seconde du flux de notre conscience, une unique seconde d'une journée de notre vie même Joyce n'y est point arrivé alors, pensez donc, Énard qui pourrait faire siens ses vers du poète, chantant Et j'étais déjà si mauvais poète écrit Cendrars dans la Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France, Que je ne savais pas aller jusqu'au bout, Mathias Énard non plus n'a pas osé aller jusqu'au bout, nous livrant un livre facile plutôt que prodigieusement nouveau comme le saluent nos modernes cacographes, la nouveauté étant la lèpre que se régaler de lécher les journalistes, déjà vieux, déjà passés de mode, déjà oubliés avant même qu'ils n'écrivent leur première phrase ridicule sur les livres qu'ils ne savent pas lire, avant même qu'il n'enfilent des clichés comme d'autres enfilent des fadaïses et Assouline des lieux communs, quel dommage finalement puisque l'histoire banale de ce personnage de traître chargé de souvenirs et de papiers qui peut-être lui serviront de (saint) viatique non seulement aurait parfaitement pu conserver une facture classique (laquelle, d'ailleurs, est présente par le roman mis en abyme dans Zone) mais en plus nous émouvoir, ce que l'on demande finalement toujours aux romans et non pas qu'ils ne soient qu'une belle promenade remplie de bruit et de fureur commandés pour les services de presse dans l'Europe des guerres confondue avec la Zone dont on ne sait rien si ce n'est qu'elle constitue une sorte de vortex aspirant la narrateur et, donc, quelques sots médiatiques, tous amis de l'auteur qui feront sans doute que ce roman de Mathias soit récompensé comme il ne le mérite pas, quel dommage oui alors que je me méfiais à juste titre d'un roman dont tout le monde parlait, non pas tout le monde mais la petite clique habituelle qui sait placer un bon mot dans une note de blog, un entretien dans une revue, un texte dans un quotidien, alors que ce roman d'Énard se lit sans le moindre déplaisir c'est une évidence même si on a la fâcheuse impression de parcourir les carnets d'un dément revenu des guerres bosniaques qui aurait lui-même un peu trop lu le Guide du Routard ainsi que les biographies de quelques auteurs ayant lamentablement échoué à Alger Barcelone Zagreb Trieste Tanger Damas Beyrouth Rome, ce qui fait que Zone n'est pas un mauvais roman à vrai

dire, un roman de gare ou plutôt un sérieux concurrent à quelque improbable Guide touristique consacré aux pays de la Méditerranée, un roman plutôt qui tente de tout dire et pour cela échoue mais absolument pas la révélation de cette rentrée, comme si une rentrée dite littéraire se devait de systématiquement proposer sa petite bombe journalistique, comme si les livres qui comptent véritablement n'étaient point tenus dans le silence non parce que les journalistes n'écrivent rien sur eux (tout de même, si, pour cette lamentable raison également) mais parce que les romans véritables ont toujours été accueillis dans la sidération et le secret, qu'ils s'enveloppent de secret et sidèrent leurs proies, leurs lecteurs, alors, si at nova res novum vocabulum flagitat disaient les voix antiques, avec le roman d'Énard je ne vois nulle invention de langage, rien de plus qu'une écriture finalement très pauvre cédant encore à la facilité de l'absence de ponctuation forte, quelques thèmes aussi flous qu'évidents comme la Zone la nuit la guerre (mais ayant ses racines dans l'Antiquité homérique je vous prie) le mouvement l'infini des signes et des réseaux le destin l'universelle confusion l'attente de la fin du monde, bousculade de thèmes, embouteillage d'intentions qu'affectionnent tout particulièrement les relâchés du verbe, les émoulinés de la phrase, les haineux de la structure, les allergiques de la grammaire, les expérimentateurs aux petits pieds et minuscules mains, les contempteurs de la forme, les zéloteurs de l'art qui est effort et contrainte, rarement pour ne pas dire jamais relâchement, ouverture de la bouche ou, avec certains, des sphincters, à tel point que Claro ne s'en est apparemment toujours pas remis de ce désordre qui prétend au roman, de ce désordre qui, une fois lu le tout dernier mot de Zone (je vous le donne : monde), nous laisse une sensation bizarre, comme celle d'avoir été floué par un livre qui eût gagné à ne point céder à la facilité, au mélange, à la confusion, à la rengaine finalement (tiens, une nouvelle fois, pour changer, les Israéliens sont les méchants), Claro que j'ai l'impression de lire chaque fois que je lis un roman de Gass ou de Vollmann ce qui est tout de même gênant si le premier travail d'un traducteur, quel que soit son talent voire génie, est de se faire oublier, ce qui est tout de même gênant si le style de sa traduction me gâche les livres de grands romanciers, Claro qui est remercié par Énard dans son roman avec d'autres amis qui tous lui veulent du bien et aiment, on s'en doute, son roman qualifié de prodigieux démentiel torrentiel homérique tourdeforcesque donc, Claro qui remercie son ami d'avoir écrit un livre si beau dont il est même tombé amoureux c'est dire et, sans doute parce qu'il est amoureux, se laisse aller à un lyrisme de midinette en écrivant Nous ne serons jamais que les sinistres snipers de nos destins, mais oui, vous avez bien lu, on croirait, n'est-ce pas, lire la tirade d'un des plus mal campés des personnages de Dantec qui aurait été de surcroît javalisé par un Mathieu Kassovitz amateur de jeux vidéo mais non c'est du Claro, c'est bien du Claro qui continue, la bouche au vent exaltant un verbe aussi raboté que les dents de certains guerriers d'Afrique (s'il en reste) Il a trahi la trahison et confié l'aveu aux nuits muettes, là, je crois, ce n'est même pas digne de Christine Angot en extase après avoir couché avec son poète amateur de rimes plates tout autant que de viragos dépourvues de seins mais ce n'est en tout cas pas indigne de Claro qui, lui, n'a pas honte et continue sur sa lancée, écrivant Lumière, ombre, beauté, silence : la voix qui prend le lecteur à la gorge et par les couilles sait d'où elle vient et où elle va, cela, je n'en suis

pas tellement certain notez-le bien, et je le dis de Claro comme de Mathias Énard, dont la voix confuse plutôt que puissante oublie, comme il se doit encore une fois, les souffrances présentes d'Israël, qui les oublie diaboliquement, doublement en mettant l'accent sur l'horreur de la Shoah tout en nous faisant bien comprendre que les Juifs sont devenus, aujourd'hui, les bourreaux, Claro qui, décidément en verve, poursuit, écrivant Parce que nous sommes lâches et que, très rarement, la littérature ose dire et ausculter et épouser les drames sans pour autant les négocier à l'aune de la conscience, mais qu'est-ce donc, Christophe (mais oui, vous avez un prénom, vous devez en être, je le parie, le premier surpris) Claro, qu'est-ce donc qu'un roman qui n'a pas été façonné à l'aune de la conscience sinon, pas même, une pauvre écriture automatique de potache amateur de bizarreries, une blquette comme nous en avons tous commises, une rinçure indigne d'un travail véritable sur la langue, un petit jeu de poète de quarantième zone ne se prenant même pas au sérieux, qu'est-ce donc, Claro, qu'un roman qui ne négocie rien mais accepte tout, ne rejette rien ni n'élague, prétend resserrer ses mailles jusqu'à emprisonner dans ses rets le plancton le plus anodin, qu'est-ce donc qu'un roman qui confond toutes les souffrances en voulant toutes les écrire, qui mélange toutes les joies, toutes les trahisons, tous les bourreaux, toutes leurs victimes, tous les salopards et les saints, si tant est que ces derniers existent dans l'immense Zone ayant les dimensions de la nuit, qu'est-ce donc, Claro, qu'un roman, Zone, qui n'est absolument pas, comme vous le dites, un grand livre, non parce qu'il nous parle de ce que l'Europe n'a pas su faire, non par ce qu'il nous conte, fragmentairement et minutieusement, ce qui fut fait et défait entre Gibraltar et Suez, mais parce qu'il initie un phrasé à la fois merveilleux et désespéré selon vos dires exaltés, qu'est-ce donc qu'un roman qui renonce à toute analyse, amalgame, fusionne, mélange, touille, confuse tout, qu'est-ce donc qu'une critique, la vôtre, qui peut sans craindre le ridicule affirmer que Lire Énard c'est partir, c'est mourir, c'est revivre – c'est, avec lui, écrire le temps retrouvé, perdu, qu'est-ce donc que ce charabia si ce n'est une mauvaise plaisanterie et la plus bête façon de défendre un livre que vous avez aimé au point d'en tomber amoureux, alors qu'au contraire, Christophe Claro, les plus grands écrivains, les plus grands romanciers, les plus grands poètes, les plus grands artistes tout simplement ont non seulement jugé et, non, n'ont pas tout libéré, toutes les puissances : les siennes, celles de l'histoire, de la géographie, du boudin et du chignon de ma grand-mère Émilie si vous le voulez, mais encore ont rejeté ceci, gardé cela, effectué un tri, se débarrassant même de textes qu'ils jugeaient imparfaits, un exemple, tenez, Ezra Pound qu'aime tant Mathias Énard ayant élagué les grands poèmes de son ami T. S. Eliot qui lui-même affirma sans relâche que les livres les plus importants étaient ceux qui, jamais, (vous m'entendez, Claro, jamais), jamais ne sacrifiaient les facultés critiques, quitte à les plonger dans un bain d'enfer, quitte à enfoncer leur crâne prétentieux dans le magma où tous les diables se réjouissent alors qu'avec Zone, nous nous trouvons dans l'informe, pas même dans la Zone qui possède toujours une chambre secrète, un centre, fût-il de ténèbres, alors qu'avec ce roman survendu, surjournalisé, surestimé nous sommes perdus, selon l'aveu même de son auteur qui répond à un journaliste du Monde, sans paraître se rendre compte de son aveu, Je n'ai pas essayé de me lancer un défi. La forme est née du récit. J'avais une masse énorme de

documents, d'interviews, de choses à raconter. Je ne savais comment les ordonner, on s'en serait douté !, le récit n'ayant point de forme il contamina donc l'écriture, peut-être parce que Mathias Énard a confondu le travail d'un romancier avec celui d'un de ces artistes contemporains qui assemblent des bouts de ferraille, de tissus, de bois pour en faire de vagues sculptures qui sont des odes à la laideur plutôt qu'à la beauté, si la beauté est, au moins depuis Platon (tiens, curieux, Énard ne le cite pas, celui-là alors que, comme celui de Bruno de Cessole, son roman peut être lu comme un exercice de style dont W. G. Sebald est le maître) ordre et rythme, contrainte et non relâchement et puis, à la fin, Claro, jetez donc vos yeux sur ces romans qui, ayant tenté de tout dire, qui bien évidemment ne sont pas parvenus à tout dire, qui pourtant sont des échecs infiniment splendides et aussi colossaux que le livre d'Énard, tout bien considéré, est petit, d'une petitesse bien propre à émoustiller nos journalistes qui ne savent plus lire, n'ont pas cédé aux facilités d'une écriture devenue flot comme l'illustre ma propre critique de ce roman et de votre très mauvaise lecture, je veux parler des romans de Joyce, de Faulkner, de Broch, de Canetti, de Musil, de Melville, de Conrad pour ne citer que les plus grands, de Proust même, que le personnage de Zone avoue ne pas aimer et on se plaît à imaginer assez bien pour quelle sottise raison, Proust jugeant sous ses dehors d'impartialité, et jugeant d'une main de fer, Proust polissant, élaguant, supprimant, tentant de capturer l'extraordinaire complexité du monde dans une phrase immense qui est un festin des sens tout autant que de l'esprit alors que celle d'Énard, finalement facile sous ses dehors rebelles, en fin de compte bourgeoise sous sa dégainée d'arsouille (rien de tel pour faire frémir les narines délicates des scribouilleurs), mélange je l'ai dit et en mélangeant simplifie, crime impardonnable pour qui se mêle de roman, de littérature, tout simplement : d'art, alors non le premier livre simultanément n'est pas celui de Delaunay et de Cendrars ni même celui que je viens de terminer, Zone, le dernier livre que je viens de lire qui n'est pas parvenu à tisser une trame avec la multitude de livres dont il s'est nourri, avec l'autre multitude, tout aussi prodigieuse, qu'il nourrira, mais alors, lequel ?

.....

14 octobre 2008

Lettre à un critique malfaisant

Tu es cultivé, odieux, prolix, méprisant. "Encore un effort", dirait l'autre. On vient régulièrement te lire, toujours en se demandant : qu'est-ce qu'il va encore nous sortir ? dans quelle cheville en plastoc il va encore planter ses crocs de chiot enragé ? à quel tournant de paragraphe le crucifix et la métaphysique vont-ils surgir ? non plus "où est Charlie?", mais "où est le cacographe?". C'est une étrange façon de se divertir, en un certain sens. On a quand même autre chose à lire et à faire. Et puis, nos univers sont tellement différents, de la Terre à Proxima du Centaure et doublez la distance. En lisant tes longues imprécations, d'une prévisibilité lancinante, en voyant toujours revenir, infatigablement, les mêmes noms copieusement haïs, dans ce style qui se veut et se proclame châtié, et qui surtout fleure bon son O.R.T.F. (tes entretiens entre deux tasses de thé, ohlàlà), on se lasse, bien

sûr, et pourtant on finit toujours par revenir. C'est à se demander à quel point tu es conscient qu'on vient surtout te lire, non comme on irait au temple ou à la messe (comme dans tes rêves), mais plutôt comme à la fête foraine, du genre maison hantée assez démodée coincée entre deux baraques à saucisses. Quant à assurer le show, tu t'y connais en agitation dans le vide, en modelage d'ennemis aussi hilarants que fictifs. La foule se demande quand est-ce que le magasin de location va réclamer ton costume de croisé un rien crotté. On s'esclaffe. Ou du moins, on s'esclaffait. Car de notre côté, il y a un bout de temps, on a cessé de rigoler.

Il y a d'abord cet écrivain qui sort un roman, ambitieux de par l'ampleur de son sujet, et qui nous change des histoires d'adultère germanopratin habituelles, comme une grande bouffée d'air frais venu de l'histoire. Tu le lis, tu ne l'aimes pas, c'est ton droit. Comme d'habitude tu maudis la critique aveugle qui loue unanimement le chef-d'oeuvre de la rentrée, que tu promets déjà aux prix d'équitation (mais on ne lit apparemment pas la même presse : il y a eu autant de critiques positives que négatives, et le livre ne figure sur quasiment aucune liste de prix : au niveau nostradamusien, il va falloir repasser). Le procédé de la phrase sans point, en particulier, te fait hurler à la ringardise, l'irlandais l'a déjà fait (pour n'en citer qu'un), quelle imposture, etc., et tu t'empresses d'en livrer un pastiche qui en fait ne pastiche rien du tout, si ce n'est que ta prose en devient encore plus insupportable : des récriminations sans virgule, totalement à côté de la plaque par rapport au rythme bien spécifique que cet écrivain a su insuffler à sa phrase. Et toi de démolir ce que tu estimes une imposture. C'est là la grande histoire de ton malentendu avec ton époque. Ce que tu réclames à tout cri, c'est du chef-d'oeuvre, du monument, du temple salomonnesque, du parthénon impérissable. Et c'est à cette jauge que tu mesures un roman qui n'a absolument jamais eu la prétention d'être un chef-d'oeuvre métaphysique, un roman qui se voulait juste à sa modeste manière une cartographie, une fragmentation de l'Histoire et des histoires, une série d'intensités émotives liées par une rythmique bien plus calibrée et subtilement dosée qu'elle n'en donne l'impression à première vue. Mais toi, tout à ta foutue esthétique de l'Everest (du sommet, rien que du sommet éthéré et asphyxiant), tu ne vois rien de tout ça, tu ne comprends rien, comme le plus bête des ânes critiques que tu adores tant massacrer. Tu attaques un ennemi là où il n'y en a pas. Si en plus, tout ça c'est pour une semaine après jeter des lauriers à un écrivain qui est, lui, réellement mauvais, et qui a bien eu des prix, on se demande à quoi bon.

Mais encore, s'il n'y avait que cela... Au même moment, un écrivain et traducteur, que par ici on apprécie beaucoup (c'est un euphémisme), publie sur son blog un court texte visiblement passionné, à propos de ce roman dont l'auteur se trouve être par ailleurs son ami, ce qui n'est un secret pour personne. Et là, tu fonces tête baissée, tu te livres à l'apostrophe, à l'insulte, envers quelqu'un pour lequel on a tous beaucoup d'admiration, et pour certains beaucoup d'amitié, et blessés par tes propos, on a vraiment du mal à comprendre d'où naît toute cette haine affreusement palpable. Que tu sois un homme infect, parfaitement détestable, auquel on ne peut jamais répondre parce que l'insulte, c'est semble-t-il la seule chose qui te fasse jouir dans ta solitude réactionnaire, pourquoi pas, mais jusqu'alors on supposait que tu étais tout de même intelligent, que tu savais faire la différence entre un

bref papier tout habité par une généreuse amitié, donc forcément excessif dans ses propos, et un article officiel imprimé sur papier, à forte valeur prescriptive et requérant donc une certaine objectivité. Mais non, l'un des cent plus grands romans du siècle, tu prends ça au pied de la lettre, presque trop heureux qu'on te tende l'arc pour mieux tirer, et c'est parti pour des lignes et des lignes de sarcasmes qui bien entendu ratent leur cible, puisque cible il n'y a point.

Il y a encore plus pénible. Car à la lecture de ton monologue (car en fait tout ce que tu pouds, c'est des monologues, devant le miroir puisque personne ou presque ne veut les entendre jusqu'au bout, alors il faut bien être son propre public), on a vite l'impression que c'est l'occasion de régler des comptes avec ce même écrivain-traducteur, de se le payer, de le discréditer au tournant, de jeter le doute sur l'honnêteté de son travail. Tout ça est vraiment dégoûtant, bien dans la veine de certaines traditions des sinistres années trente du siècle dernier, que tu dois apparemment beaucoup regretter, pour tant t'y vautrer. Dire des traductions de cet auteur qu'elles ne t'intéressent pas, ce serait juste avouer qu'elles traitent d'univers qui te sont étrangers, ça on s'en serait doutés, et bon il n'y aurait qu'à passer à autre chose. Mais dire qu'elles se ressemblent toutes, suggérer qu'elles sont dévoyées par le style même du traducteur, que celui-ci leur impose indûment sa marque forcément médiocre, et que par vanité il impose sa présence au coeur des textes qu'il déforme, c'est d'une malhonnêteté absolue. S'il te fallait vraiment montrer à quel niveau de bassesse tu peux tomber lorsque quelqu'un n'a pas daigné répondre à l'une de tes interminables semonces par mail interposé... Et puis cette façon d'interpeller les gens avec mépris, quelle que soit leur relation avec toi. Ce traducteur a décidé de faire l'impasse sur son prénom, c'est son choix, et toi on sent que tu veux renifler une dissimulation, une de ces impostures dont tu raffoles, et donc son prénom tu le lui ressers, une fois, deux fois, trois fois. Hé bien allez, vas-y, appelle-le donc par son prénom dans la rue : tu ne risques pas plus d'avoir les réponses que tu désires... On sait bien ce que tu lui reproches : d'être généreux, ouvert, entouré, heureux, travailleur, reconnu, sans oublier le pire, d'être un mécréant. "Aimant naturellement les gens", c'est comme ça que tu te décris quelquepart : on croit rêver, en particulier les libraires, auxquels tu réserves régulièrement un tonneau de haine bien spéciale (il se trouve qu'on en connaît un ou deux, des libraires, des gars formidables et passionnés, qui se démènent pour que des livres réellement superbes arrivent entre des mains curieuses, et toi quelle giflé tu dois à chaque fois leur infliger, saligaud d'incapable, à chaque fois qu'ils ont le courage de te lire). L'écrivain? Il est déjà ailleurs, en train de siffloter quelque chose de dégagé, de léger. Le traducteur? Il hausse les épaules et cache son hilarité insouciant, il a trop de travail, trop d'extraordinaires romans à transfigurer pour le plus grand bonheur des non-anglophones, pour t'accorder l'attention que tu réclames sans cesse comme un insupportable et capricieux gamin.

L'une de tes groupies nous qualifie d'arsouilles, c'est-à-dire, nous informe le dictionnaire, de voyous, de canailles. Et toi, tu dis que tu ne vois aucun intérêt à rejoindre un club comme le nôtre : encore heureux, tiens. Et de toutes façons on n'aurait jamais pensé à t'inviter. Inégales arsouilles, ouaip, ça n'est pas pour nous déplaire en fin de compte. Tout l'opposé de toi. On le voit bien que tu te rêves en chef de clan, en commandant, en gourou avec tes assistants pour te cirer les pompes, tu adores

excommunier, inquisiteur ça ne recrute plus quel dommage, mais voir brûler les hérétiques sur le bûcher, ça doit être ton genre de fantasme. Et c'est toi qui traites les autres de pathétiques... Nous on est à des années-lumière de ça. L'idée d'un chef, d'une métaphysique transcendante chapeautant l'univers, ça nous fait doucement marrer. On aspire quand même à des choses plus joyeuses, plus libres et plus diversifiées. Les colonnes de marbre ne sont pas à notre catalogue : on leur préfère les toboggans aquatiques en plastique coloré. C'est moins impressionnant, mais c'est tout de même plus vivable. Et puis, on a encore beaucoup à faire, on a toute une littérature souterraine à faire découvrir, toute une langue à métamorphoser, des milliers de choses en degrés divers d'intensités à explorer. Alors, plutôt que d'invectiver, dénoncer, on se bouge, on écrit cent fois "pour" plutôt qu'une fois "contre", on chante "lisez ça" au lieu de râler, on lit, on écrit, on fouille, et vraiment que de bonheurs de découverte. Ta mauvaise conscience, ton style ampoulé à croire que tu rédiges avec un manche de balai coincé dans le dos sous ton maillot de corps, ton mépris, ton venin, tu peux te les foutre là où on pense. Tu nous trouve grossiers? Et vive la grossièreté!

"Il n'y a pas de mort, il n'y a que des assassinats", disait encore quelqu'un. Bien sûr qu'il y a des centaines de couteaux dans des centaines de mains écrivaines en ce moment, mais on n'a jamais vraiment eu l'impression que les pleureuses hystériques aient souvent réussi à améliorer la situation. D'un côté, tu n'arrêtes pas de te plaindre que rien ne va plus, qu'il n'y aura plus rien, que c'est foutu ; mais dès qu'une petite pousse d'herbe apparaît sous la glace, au lieu de l'encourager, tu sors ton sécateur au nom des chefs-d'oeuvres séquoïens d'autrefois, et tchak, à la benne. Plutôt crever qu'avoir tort, t'entendrait-on presque hurler. Pourtant, ça n'a rien de glorieux de régner sur un désert. Nous, on est dans une petite oasis. Peut-être qu'on n'y sait plus très bien ce qu'est un chef-d'oeuvre, mais en tous cas il y fait bon vivre. Le sable brûlant, les scorpions, les sacs de cendre et la colonne d'anachorète, pas de problème, on te les laisse. Déjà qu'on t'entend insulter l'univers à des kilomètres... mais enfin, on est parés en boules quies, donc de notre côté tout peut aller. On se demande quand même comment certaines personnes réussissent encore à supporter un salopaud comme toi. Tu n'arrêtes pas de cracher sur les clans, les copinages dans l'édition ou ailleurs (ah, les vieilles théories paranoïaques du complot, indémodables! l'écrivain copain avec le traducteur, qui est copain avec la revue, qui est copain avec le magazine, qui est copain avec l'éditeur), on en finit par croire qu'en fait tu es jaloux, que tu voudrais bien avoir toi aussi ton club. Mais il faut voir comment tu traites les gens qui s'intéressent à toi : un vrai robespierreux, tout juste si la guillotine n'est pas promise à celui qui n'aurait pas fait l'acquisition de ton livre génial (livre qui servirait à quoi, d'ailleurs? vu qu'il n'y a plus rien à défendre !?!). Il n'y a pas mieux entraîné que toi à étrangler celui qui la veille te tendait la main, sous le prétexte qu'il a mal compris ton livre ou qu'il a eu le malheur de ne pas mettre de tréma sur le mot "androïde" (les claviers ont trahi tant de monde). Ce n'est pas ce genre de comportement qui va arranger tes ventes. Les aigris vaniteux n'ont jamais aidé le monde : dans cette espèce de bois, on sculpte plutôt des crétiens transcendés, des abrutis tyranniques, ou des chefs de brigade... Bref, faudrait arrêter de te leurrer au compteur de visite, de confondre le trésor de guerre athénien et la caisse en fer-

blanc de ta baraque de foire. T'es pas un critique, t'es un pisse-copie. T'es pas un chien de chasse, t'es un laveur de bénitier. T'es pas un combattant, t'es un loser. Et c'est toi qui est pathétique. Mais enfin, au moins, autrefois, tu nous avais bien fait rigoler - ce sera hélas toujours ça.

Libellés : unique polémique

5 commentaires:

g@rp a dit...

'Tain ! T'as fait cramer ton clavier, là.

T'as raison, quand on est agacé et que la pression monte, faut soupaper. Sinon on finit aigri du dedans, et les humeurs s'infectent jusqu'à accroître le taux hormonal de CP(Connerie Pure).

Bref, y a pas de mal à lâcher du lest, moi je dis.

Surtout quand c'est justifié.

g@rparsouille et fier de l'être.

Na !

14 octobre 2008 21:01

Claro a dit...

"Et ce n'est pas à l'égard de celui qui nous répugne que nous sommes intraitables, mais c'est à l'égard de celui qui ne nous regarde en rien." Nietzsche

14 octobre 2008 23:51

Anonyme a dit...

"Et puis, on a encore beaucoup à faire, on a toute une littérature souterraine à faire découvrir, toute une langue à métamorphoser, des milliers de choses en degrés divers d'intensités à explorer."

La modestie ?

15 octobre 2008 04:15

Le Correspondancier a dit...

Personnellement, cela fait plusieurs semaines que j'explore la "blogosphère" personnelle et néanmoins tarkovskienne de Jean le-censeur-des-ascenseurs... et je n'ai pas fini ! C'est un monde ! Un petit monde certes, mais il y a du mouvement ; paradoxal et donc très humain mouvement, bien plus contradictoire que la prose marmoréenne qui en surgit ne voudrait, me semble-t-il, le laisser accroître ! Je dois quelque bientôt, lui écrire ce que j'en pense car, de fait, il y a matière à penser, bref ! Je n'ai pas aimé non plus les catilinaires anti-Claro-Énard. La prose ad hominem en générale rappelle en effet de

mauvais souvenirs et de mauvaises lectures. Mais j'aime d'autres choses (sur Mc Carty, Sabato, Dupré), ainsi que son travail de remémoration de "maîtres anciens" tels Armel Guerne ou Mario Praz ! Contempteur des cliques et donneur de claques, ce que j'aime le moins chez Saint-Jean-le-Censeur ne sont pas ses admirations mais bien certaines de ses fréquentations — il y a notamment un pseudo texte à connotation législative anti-pax, très nauséux (C.f Unions juridiques entre homosexuels), voire unnon moins odoriférant Le temps des Kaïra, avec tréma... Etc.— Il a du reste une facheuse tendance à distribuer les horions, quilibets et oukazés sans en rater une pour administrer sa fatwa !

Je crois qu'il n'a pas digéré que l'on s'immisce dans SA zone — la "vraie zone" dit-il lui même !— Il demeure très remarquable à cet égard que, s'attaquant à l'Énard son succès et ses ventes, il vilipende dans la foulée la catatonie des libraires et le peu d'intérêt soulevé par son propre petit astre rectangulaire dont la couverture, du reste, figure un soleil offusqué ! Problème onomastique indigeste peut-être, sa prose est trop ascensionnelle pour ne point exclure à l'entour tout ce qui ne veut pas monter. Se shootant au propane, il peut donc conchier tout ce qui pousse et de loin, se ressemble. Il est profond, mais il plane en même temps.

La surcritique est anti-nietzschéenne par nature, il arrive pourtant à notre inquisiteur aérien de mettre le doigt là où ça fait pâle ; c'est-à-dire ailleurs, et presque partout sauf, entre autres, chez vousôtres du F.F.C ! (Le cher Jean Sans Peur n'en disconvient pas, vous cite lors de sa mini-enquête sur la critique et l'internet...)

Puisque votre lettre fait référence à celle que G. Deleuze envoyait à M. Cressole en 1973, faut-il se demander avec Kafka si notre Jean Sans Terre est plutôt un arabe ou un chacal ? je crains que dans les deux cas, il ne se gargarise de tous nos mots, et se trouve bienheureux que l'on prenne tant de soin à le maudire autant que faire se peut.

Bien à vous, etc. etc.

A.G

19 octobre 2008 10:13

le consul a dit...

très juste et très beau la fin de ton article. Oui il y a ceux qui sont dans le désert et ceux qui sont dans des oasis ; la mort, la vie... je ne comprends pas que la littérature (l'art) soit du côté de la mort... mais le gardien de la zone doit aimer ça...